

Le temps.ch 4 novembre 2012

## Laurent Wolf: «Mes dessins sont des éloges à l'inaction»

Après vingt ans de journalisme et de critique d'art au «Nouveau Quotidien» puis au «Temps», Laurent Wolf renoue avec sa vie d'artiste. Ses dessins au crayon sont exposés à Neuchâtel

Déjeuner avec Laurent Wolf

«Mes dessins sont des éloges à l'inaction»

Après 20 ans de journalisme et de critique d'art au «Nouveau Quotidien» puis au «Temps», Laurent Wolf renoue avec sa vie d'artiste

Nous nous sommes approchés tout près du papier pour mieux voir son grain. Un grand format de 152 sur 117 centimètres. Puis Laurent Wolf s'en écarte. On fait pareil. On regarde encore, depuis là. Une boule sombre, nuit noire, semble rassembler la matière qui la constitue depuis les gris pâles qui l'entourent sur la feuille. A moins que la masse ne glisse depuis le haut du papier. Ou qu'elle s'enfonce et le perce (voir [LT du 23.10.2012](#)).

Nous sommes dans la galerie Ditesheim à Neuchâtel. Il fait très beau pour un week-end de novembre. Trente dessins de Laurent Wolf sont exposés. Des dessins à la pierre noire, un charbon minéral. Laurent Wolf artiste. De nouveau. Après avoir été vingt ans journaliste et critique d'art au Nouveau Quotidien puis au Temps, il repasse de l'autre côté du miroir. Il ne prend pas de retraite, mot incongru et hors sujet en ce qui le concerne. Il renoue avec sa vie d'avant.

Avant de devenir l'un des critiques d'art suisses les plus réputés, Laurent Wolf était peintre. De 1971 à 1991, il a vécu de sa peinture, exposant (chez Ditesheim notamment), recevant des prix et vendant bien. Et puis, d'un coup ou presque, il n'a plus vendu. Il avait deux enfants en bas âge, il fallait d'urgence assurer le pain quotidien. Alors il est devenu journaliste, courant les expositions et les galeries comme un reporter suit les événements d'actualité. Racontant l'histoire de l'art comme un érudit baroudeur. Regardant les œuvres comme les témoignages les plus humains qui soient de l'existence au monde; voulant comprendre le marché, qui l'avait lâché; arpentant sans relâche la Foire de Bâle, où il avait exposé lui-même; se passionnant pour le retable de Saint-Pierre de Konrad Witz comme pour les dernières frasques de Damien Hirst; étudiant la fin du règne du tableau – lui qui fabriquait lui-même ses toiles, ses cadres et ses couleurs – dans plusieurs livres et des dizaines d'articles. Et jamais, ni aux artistes, ni aux commissaires d'expositions, ni aux galeristes, il ne disait mot de son passé.

C'est dit maintenant. C'est ce qui est en train de se jouer ces jours-ci à la galerie Ditesheim. Et au vu des ventes, on peut dire que le public entend cette voix qui reprend le fil d'une conversation comme s'il l'avait interrompue hier.

«Je n'ai jamais arrêté. J'ai toujours su que j'allais reprendre. Le dire aurait été vaniteux», explique Laurent Wolf. La suite de la conversation se déroule au Cardinal, la brasserie la plus connue de Neuchâtel. Dans le brouhaha des grandes tablées, il remonte le fil de ses vies. Parce

que cette nouvelle existence qu'il entame aujourd'hui, à 68 ans, avec une énergie de capitaine de frégate capable de donner des complexes à tout quadragénaire, n'est qu'une nouvelle étape d'un parcours riche en entrées et en sorties. Théâtrales souvent. Passionnées, toujours. Acteur et metteur en scène de sa vie.

Avec le recul, Laurent Wolf voit un fil rouge dans ce parcours. Une même interrogation, une même passion: comprendre la façon dont les humains traduisent dans l'espace leurs pensées, leurs statuts, leur sens du sacré. «Qu'est-ce qui fait que quatre personnes qui se tiennent côte à côte debout ce n'est pas la même chose que quatre personnes assises? Comment élabore-t-on son lieu de vie? Que dit-il de soi? De ses croyances? De son rapport au pouvoir? Je ne cesse d'observer, d'étudier, de dessiner cette topologie du monde.» C'est pour elle qu'il choisit, étudiant, la sociologie. Assistant à l'Université de Genève après une enfance à La Chaux-de-Fonds, il est repéré par Paul-Henry Chombart de Lauwe, pionnier en France de la sociologie urbaine et professeur à l'École des hautes études en sciences sociales à Paris. Et voilà le jeune Laurent Wolf, pas encore doctorant, enseignant à un groupe de thésards plus âgés que lui la sociologie de l'architecture. «On était en septembre 1968. J'étais d'une arrogance insupportable envers mon professeur. Après mon doctorat, j'ai décidé de tout arrêter pour me consacrer à la peinture. Je laissais en plan mes cours et mes élèves. J'annonce ça à Chombart de Lauwe, avec qui mes rapports étaient à couteaux tirés. Il me dit une seule phrase: «Je vous comprends.»

Grâce à un héritage que lui a laissé sa mère, il peut se consacrer deux ans à l'apprentissage de la peinture. En parfait autodidacte. Il lit des tonnes de livres. S'entraîne tout seul. Et commence à exposer. On connaît la suite. Dans ses huiles de l'époque, des habitations, des formes élémentaires, dans l'ocre d'espaces désertiques; des séries inspirées par les favelas de Rio, la ville de son épouse.

On veut quand même comprendre une chose: d'où vient ce souffle, cette rage de maîtriser sa vie? «Deux idées m'accompagnent fortement. L'idée de vie réussie des Grecs anciens: pouvoir mourir tranquille après avoir accompli la tâche qui était la mienne. Et l'idée d'être autonome, de ne pas être un poids.» Au moment du ristretto, il tient à ajouter quelque chose: «Je refuse le statut que notre société donne aux vieux. Après 65 ans, il n'est question que de maladie, d'EMS, d'Exit et j'en passe. Mais qui parle de la vie entre 65 et 85 ans?»

De retour à la galerie, je lui demande: au fait, pourquoi le noir et le blanc uniquement dans les dessins? Pourquoi avoir abandonné la couleur alors que, 20 ans plus tôt, justement, le vert, le rouge avaient fait leur entrée dans ses toiles? «Parce que nous sommes saturés de couleurs, de discours, d'intentions, de tout. Mes dessins sont des éloges à l'inaction, à l'inutilité, au détachement, à la non-intervention sur le monde. Il s'agit de ne servir à rien ni à personne. Quel soulagement! C'est tout un travail d'être inutile. Il s'agit juste d'être vivant.»

**Lisbeth Koutchoumoff**